

Albert Bensoussan

Israël au bout du Rouleau

(du 18 Elloul au 1^{er} Tichri)

Pour Ann et Michel Nusimovici,

Gardiens de l'héritage

Shana tova.



Mont Nebo : dernière vision de Moshé

La Torah se déroule entre ses deux bâtonnets, et voilà qu'à l'automne la main gauche est devenue énorme tandis que celle de droite n'est plus qu'un mince rouleau de peau. Soulever le Sepher pour l'exhiber à la vue de tous est toute une épreuve. Nous touchons au terme et Moshé va partir, sa mission accomplie et ses consignes passées à Josué son successeur à qui reviendra désormais la charge de guide et de chef de guerre. Avec pour garantie de succès – de victoire (et ce sera, en premier, celle de Jéricho) – ce nom choisi par le Prophète lui-même: Yehoshoua יהושוע qui signifie « Dieu sauve » ou plutôt « Dieu sauvera ».

Moshé qui, au sortir de l'Égypte, a entrepris à 80 ans la traversée du désert – une errance de quarante années – arrive au bout de ses jours, et voilà il a cent vingt ans, le paradigme désormais de toute vie pleine et accomplie. Et c'est pourquoi lorsqu'on souhaite l'anniversaire de quelqu'un on lui dit toujours : « ... jusqu'à cent vingt ans ». En hébreu *me'ah ve esrim chana* מאה ועשרים שנה. En fait, c'est le temps idéal assigné aux hommes par la Divinité, ainsi qu'il apparaît dans *Berechit*, 6, 3 : « Leurs jours seront réduits à cent vingt ans ». Et donc Moshé est au bout du rouleau au terme de l'année, quand le mois suivant

s'annonce, et avec lui le renouveau.

Le mois d'Elloul **אלול**, qui voit la disparition de Moshé, et qui, pour le croyant, est temps de repentir et de réparation, que l'on appelle *tikoun* **תיקון**, et temps de retour à la foi et à Dieu, ce qui est proprement la *tehouva* **תשובה**. C'est, pour cela, que le 18 du mois de Elloul, qui voit la naissance du mouvement hassidique créé par le Baal Chem Tov, et, par une étonnante coïncidence, la naissance de Rabbi Chnéour Zalman, son disciple et continuateur, fondateur du mouvement Loubavitch (dont le dernier rabbin est Menachem Mendel Schneerson, décédé en 1994) est devenu temps propice à ce rapprochement nécessaire avec la Divinité. Ce chiffre de 18, qui s'écrit **יח** en hébreu (8+10=18) signifie clairement aussi *'hay*, la vie. Une vie qui est entre nos mains, une vie qui va recommencer, puisqu'au terme de Roch Hachana et de Kippour, le fidèle et le juste seront, peut-être, inscrits sur le livre de la vie : ce qu'on appelle, métaphoriquement, une bonne signature. Elloul est temps de réparation et de préparation pendant ces douze derniers jours du mois.

Tichri **תשרי** frappe à notre porte, à coups redoublés, comme un poing sur le cœur. Avec l'aigu de ses deux *i* évocateurs du cri. Le son prend appui sur ce *t* initial qui pose modestement la voix dans le feutre et sur le groupe consonantique *chr*, alliance d'un chuintement qui se forme dans la cuillère de la langue et de la consonne liquide *r* qui, roulée en haut du palais par la pointe linguale – mais roulée à la façon orientale, et non grasseyée au fond de la gorge à la manière ashkénaze – expulse le second *i*. (On verra là, peut-être, la manie philologique du scribe séfarade.) Dans le langage les consonnes servent à habiller les voyelles et à les colorer, et donc, quand nous prononçons *tichri*, nous expulsions et crachons un cri aigu.

Tichri, qui étymologiquement (dans le parler babylonien qui, d'ailleurs, nous a fourni tous les mois de l'année hébraïque) signifie « commencement », représente le septième mois de l'année lunaire. C'est aussi le premier mois de l'année hébraïque et l'anniversaire de la Création. Qui commence par la « tête de l'an » – Rosh Hachana **ראש השנה** – et marque l'entrée dans la repentance où il est recommandé de frapper à la porte de ceux qu'on a offensés pour leur demander pardon. L'entrée aussi, au dixième jour et au terme d'une contrition des plus longues, dans l'imploration du Pardon – Kippour **כיפור**. De là, cet avertissement ou ce cri redoublé de *tichri*, prélude au *'hatanou* **חטאנו** – nous sommes coupables, nous avons péché, nous implorons le pardon – ressassé lors de la prière de Kippour.

Nous revoilà au terme de cette année liturgique, au long de laquelle on déroule le rouleau de la Torah où, chaque samedi voit la lecture d'un chapitre, ce qu'on appelle une péricope, en hébreu paracha. Eh bien ! lorsqu'on arrive au bout du rouleau, donc lorsque Moshé, debout sur le mont Nebo et jetant un dernier regard sur la Terre Promise où il n'entrera pas, disparaît dans un baiser (c'est le sens que l'on donnera, selon une vieille tradition, à l'expression qui signe la mort de Moshé : *'al pi Adon.ài*, que l'on traduit aussi par « sur l'ordre de l'Éternel », mais qu'André Chouraqui rend, strictement fidèle, par « sur la bouche de IHVH »), pour se fondre dans le souffle divin, alors on ne referme le rouleau (1^{er} Sepher)

que pour le rouvrir tout aussitôt (2^{ème} Sepher) en cette fête de la Torah – *Sim'bat Torah* –, où les hommes (et les femmes, pourquoi pas ?) de la synagogue dansent avec la Loi, comme avec une Promise (un Promis ?) au jour des noces '*hatouna חתונה* (qui est, à l'oreille française, l'inverse de '*hatanou*'), et voilà : on reprend tout depuis le début. À Tichri, tout commence et tout recommence. Nous sommes là dans l'image de l'éternel retour, de l'éternel recommencement, du serpent qui se mord la queue.

Et chaque année, aux dernières lignes de la Torah, l'on doit pleurer sur la mort de Moshé, car il n'est plus paru un prophète tel que Moshé, avec qui Adon.aï communiquait face à face – *panim 'al panim* –, et l'on prononce l'ultime mot par quoi se clôt le Rouleau : « Israël » ; et voici cet ultime verset évoquant « toutes ces imposantes merveilles, que Moïse accomplit aux yeux de tout Israël » *kol hamora bagadol כל-המורא-הגדול אשר 'assab Moshé אשר-עשה-משה le'eyney kol Israël לעיני-כל-ישראל*. Où l'on voit bien la place du mot « Israël » et son importance, non pas seulement comme l'ultime parole, mais comme un mot lancé en avant, comme une promesse aux portes de la Terre Promise. Et l'on enchaîne aussitôt sur le commencement de toute l'Histoire : *Berechit bara* : la Création du monde. Car il faut boucler la boucle et repartir comme devant.

Cette boucle infinie : avant de mourir Moshé bénit le peuple d'Israël, tribu par tribu, et il énonce *in fine* sa prédiction : « Tes ennemis ramperont devant toi, et toi, tu fouleras leurs hauteurs ». Eh bien cette phrase ultime, la toute dernière sortie des lèvres de Moshé, rappelle à l'évidence la malédiction prononcée par Élohim contre le serpent et Hava, la première femme, en reprenant l'image : « Tu te traîneras sur le ventre... la femme te visera à la tête, et toi, tu l'attaqueras au talon ». Le mal est à ses pieds, dit le prophète au peuple, il le foulera et le détruira, pour se hisser sur les hauteurs, vers le bien – et c'est cela l'élection. Sauf qu'elle n'est pas acquise, mais à conquérir et à assumer.

Et donc chaque année, en refermant le Rouleau puis en le rouvrant, il faut parcourir ce même chemin : entrer au monde, commettre l'erreur, pécher, accomplir le mal – la tentation caïnique –, puis au prix de mille épreuves sous la menace permanente d'Amaleq *עמלק* – personnification de cet ennemi qui attaque sans raison – dont il faudra triompher en perdant beaucoup, se racheter, choisir le bien et commencer, alors, à apercevoir la lumière, le salut. « Rien n'est jamais acquis à l'homme », juste parole d'un poète, et la Torah est un livre sans fin. Le « livre de sable », dira un Jorge Luis Borges, familier des kabbalistes. À l'image de la Divinité sans limites, l'*Ein Sof אין סוף*.

Mais s'il est vrai que le verbe *gamor גמר* signifie accomplir et achever, et si la '*batimah חתימה* est cette signature qui inscrit – toi, moi, nous, eux (sauf Amalek) – sur le livre de la vie, alors je dis à tous :

Bonne écriture enfin

Gmar 'batima tova

גמר חתימה טובה